Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 69 (1972)
Heft: 4

Artikel: Le bourdon
Autor: Ledent, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1067482

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rons plus de ces vieux cadres noirs qui représentent pour les abeilles une demeure fort peu agréable. D'autre part, sur un plan plus technique, les vieux rayons ont des cellules toujours plus petites, car après la naissance de chaque abeille, il reste au fond des cellules un cocon, mince pellicule, qui après plusieurs naissances ne peut que porter préjudice à la grandeur des futures abeilles.

A la fin du mois, lorsque les arbres fruitiers étaleront leurs magnifiques couronnes de fleurs, nous penserons à poser les premières hausses. Ce travail ne peut se faire sur commande, plusieurs critères entrent en considération. Il est régi par plusieurs facteurs dont les principaux sont la force de la colonie et les conditions atmosphériques. D'autre part, il y a « les spécialistes et leurs spécialités », mais, chers débutants, pour l'instant restons sur une base sûre et solide. Nous poserons les hausses par beau temps, lorsque les colonies seront sur dix cadres pleins d'abeilles jusqu'aux partitions et au moins huit cadres de couvain. Les provisions seront en proportion de la force de la colonie et se présenteront dans la ruche sous la forme d'une belle couronne dans le haut de chaque cadre. Les deux cadres des bords seront eux aussi pleins de nourriture. En procédant ainsi, même si les hausses sont posées, même si les conditions atmosphériques changent (ce qui est hélas probable), vos colonies seront à l'abri de toute surprise. Lorsque les hausses sont posées, le volume d'air s'agrandit, laissons donc encore les coussins dans le haut de la ruche. La saison est ainsi bien commencée, le travail ne manquera pas, mais, chers amis, à ce moment de l'année toutes les espérances sont permises. Bon courage !

Vevey, 14 mars 1972.

A. Paroz.

DOCUMENTATION SCIENTIFIQUE

LE BOURDON

Le bourdon, j'imagine que d'autres apiculteurs que moi éprouvent, à son endroit, une sympathie particulière. Il est parmi les êtres dont la réapparition, au printemps, lorsqu'ils volettent au ras du sol, en quête d'un gîte pour y nicher, annonce le réveil de la nature.

Ces reines ont eu la chance d'avoir bien choisi la retraite où, dans une solitude absolue qui, pour nous, paraît tragique, elles se sont enfoncées dans ce coma qu'est, pour elles, l'hivernage. Bien d'autres n'auront pas résisté au froid ou auront été la proie de l'un ou l'autre ennemi ou d'une calamité quelconque. Un air un peu plus tiède ranime les rescapés et les voilà aussitôt tout à la fondation d'un foyer, d'une famille.

Il en va de même pour la guêpe. Celle-ci n'a même pas l'appoint d'une sécrétion de cire rendant plus facile la construction du nid. Cela n'empêche pas le nid de guêpes de dépasser, en perfection et en régularité, celui de l'abeille. Celui du bourdon comporte un petit nombre d'outres à miel, sortes de dés à coudre de poupée, et quelques cellules, hexagonales celles-là, qui sont les berceaux. De préférence, cela sera plus ou moins enfoui dans la mousse desséchée ou dans des restes, pas toujours trop propres, d'un nid abandonné, de déchets végétaux. L'an passé, je tombai sur un nid de bourdons dans le coussin coiffant une ruche ; la fondatrice était entrée par le trou d'aération pourtant suffisamment petit pour ne pas livrer passage à une musaraigne.

Alors que le développement du nid de guêpes évoque une progression géométrique, l'effectif des nids de bourdons ne dépasse, à aucun moment, 4 à 5 individus. A ce moment, outre les ouvrières, il y a dans le nid des mâles, dont la présence se justifie par celle de reines nombreuses, candidates à la fécondation, suivie de l'abandon du nid en vue du recommencement du cycle. Dans nos pays — j'ignore comment cela se passe là où le climat est différent — ce départ est bientôt suivi par une désertion totale, vers septembre et à un moment où il semblerait qu'il n'y ait aucune nécessité de s'y prendre si tôt. Dès cette époque, on rencontre fréquemment, gisant dans l'herbe ou tapi dans le creux d'une feuille ou au fond d'un calice de fleur, un bourdon à l'agonie tout au plus capable encore de dresser une patte en un geste de défense quand on le touche.

Et c'est fort surprenant si l'on considère la robustesse de ces insectes, leur épaisse toison protectrice dont ils ont profité jusque-là pour butiner, malgré pluie et froid, malgré la longueur de leur langue qui leur donne accès pratiquement à toutes les fleurs, malgré la puissance et le tranchant de leurs mandibules, dont ils usent pour se simplifier la besogne, à l'occasion, en perforant certains calices profonds au niveau du nectar.

Ce dernier cas excepté, les bourdons pourraient être appelés à intervenir, mieux même que l'abeille, dans la pollinisation, n'était précisément qu'on n'est pas parvenu à ce que leurs colonies prennent un développement suffisant. Qu'à cela ne tienne, dira-t-on,

prenons-nous-y autrement : multiplions les colonies en fonction des besoins.

Je ne sais si c'est l'objectif que poursuit, à Bures-sur-Yvette, M. Lecomte, un collaborateur spécialiste en matière de pollen de M. Louveau. Dans divers bâtiments qui, à l'origine auraient pu être des serres, M. Lecomte élève, cloîtrées, de nombreuses colonies de bourdons. Il les nourrit, met à leur portée des brassées de fleurs riches en pollen (par exemple solidago, si ma mémoire ne me trompe pas) et maintient une chaleur qui peut libérer ses pensionnaires de tout souci. Sans doute peut-il passer ainsi tout l'hiver et, après un hivernage exempt de risque, mettre en route une quantité phénoménale de fondatrices de colonies. Il bénéficie d'une circonstance bien inattendue dans l'exécution de ce plan, c'est que — je l'ai de mes yeux vu — contrairement à ce qui se passe avec les abeilles, les bourdons s'accouplent, en serre, fort commodément.

Et maintenant il faut bien que je vous dise que tout ce « plan » est une pure création de mon esprit, que M. Lecomte ne m'en a pas touché un mot et que j'ignore totalement s'il envisage quoi que ce soit de ce genre ou s'il poursuit des objectifs tout à fait différents. Mais, après tout, il n'est pas exclu que ceci soit moins chimérique que de chercher, par insémination artificielle, à produire un hybride abeille-bourdon, un peu comme nos colombophiles envisagent toujours le croisement pigeon et ramier.

A tout le moins, l'élevage du bourdon contribuera à sauver l'espèce. L'agriculture a évolué de façon fort défavorable pour le bourdon et les insecticides ne l'épargnent pas non plus. Toutefois, au moins dans mon voisinage, on en a vu un peu plus la saison dernière que les années précédentes.

Au sujet de la robustesse du bourdon, John Westbury, dans un excellent article de l'« American Bee Journal » de septembre dernier, rapporte que le « bombus terrestris » est capable d'enlever, en vol, 63 % de son propre poids. Enfants, nous en savions quelque chose quand nous abattions d'un coup de planchette des bourdons en vol et nous régalions du contenu d'un jabot bien rebondi que nous savions fort bien extraire sans l'endommager. Un autre jeu consistait à relâcher, avec un bout de papier de soie fixé à la patte, un bourdon délicatement capturé qu'on suivait ensuite dans les airs, du regard, incroyablement loin et haut. On nous dit cependant que le bourdon ne s'éloigne qu'à petite distance de son nid, normalement, mais nos malheureuses victimes étaient certainement affreusement affolées.

Les deux derniers nids que j'ai ramenés chez moi occupaient,

l'un comme l'autre, un nichoir à oiseaux. L'entrée était ronde, avec un diamètre de quatre centimètres environ, autrement dit une entrée démesurée. Eh bien ! dans le premier nid, on pouvait constater la présence constante, côte à côte, à l'intérieur et sur toute la périphérie de l'ouverture, d'une chaîne de gardiennes qui frémissait d'ailleurs de façon menaçante chaque fois qu'un bourdon regagnait le nid, au point qu'il s'y reprenait souvent à plusieurs fois avant d'y pénétrer.

L'autre nid ne sembla jamais avoir ce cordon de défense intérieure. Par contre, quelques gardiens, parfois quatre ou cinq mais jamais moins de deux, volaient inlassablement aux abords du nid. Jamais un bourdon rentrant ne pénétrait dans le nid sans avoir pendant un temps, plus ou moins long, rejoint, au préalable, ce carrousel d'autant plus curieux que les participants s'infiltraient entre les branches des arbustes, passablement touffus, qui masquaient le nid. Au début, sans méfiance, je vins regarder « mes » bourdons de plus près, semble-t-il, qu'il ne leur plaisait. Je n'eus pas le temps même de voir d'où cela était venu que j'étais bel et bien piqué près de l'œil. A vrai dire, la piqûre m'a paru moins violente que celle de l'abeille ou de la guêpe. Le dard n'était pas resté planté dans la peau. De toute façon cela me permit de constater que, tout comme abeilles et guêpes, le bourdon est attiré pour piquer par les endroits où la peau est à découvert, de préférence. A quoi cela peut-il bien tenir ?

P.-S. Westbury explique que les bourdons ne stockent que peu de miel dans leur nid parce qu'ils « savent » que leur colonie n'est pas appelée à passer l'hiver. Les guêpes, elles, ne mettent aucun miel en réserve. Comment elles s'en tirent quand il pleut, par exemple, tout au long d'une semaine, me reste un mystère.

G. Ledent (tiré de : « Belgique apicole »).

CONSEILS DE L'INSPECTEUR

POU DES ABEILLES « BRANLA COCCA »

(par Amédée Richard, commissaire apicole pour le Valais)

Le pou des abeilles appartient à l'ordre des cliptères, de la famille des Braulidac.

Les membres de cette famille se laissent porter par l'abeille pour prendre chez elle de la nourriture sans lui nuire directement.